

TOME I. — 1re ANNÉE

RECUEIL LITTÉRAIRE

Religion. — Histoire. — Economie sociale.

Littérature. — Sciences.

Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

6e LIVRAISON: — 25 JUIN 1891.

Éloge de l'Hon. P. J. O. Chauveau.....	L. O. DAVID.
Le Squelette du Désert.....	P. J. GIRARD.
L'Emprunt.....	***
Bulletin Bibliographique.....	***
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.
Publications Recommandées, etc..	

GRAVURE :

Hon. P. J. O. Chauveau.

Directeur : **PIERRE BEDARD**

MONTREAL

Imprimerie Grenier, 3069 Rue Notre-Dame.

PRIX : 10 CENTINS.

RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....12 ^{frs}
Six mois.....\$1.00	Six mois.....6 frs
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montréal

J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LES AMERS INDIGENES I

*Le plus économique en même temps
que le plus efficace tonique stoma-
chique et digestif.*

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENT, NAUSÉES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite du dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

S. LACHANCE,

PROPRIÉTAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL

ÉTUDES ET RÉCITS, par P. J. Bedard

Préface par HENRI TREMBLAY

PRIX BROCHÉ, — 30 CENTIMS.

Ce volume, édité avec goût par la Maison G. A. & W. Dumont, est le recueil de tout ce que l'auteur a parsemé dans les revues et journaux du Canada depuis 2 ans. Il contient des articles très intéressants.

En vente chez CADIEUX & DERÔNE, BEAUCHEMIN & FILS, GRANGER FRÈRES et G. A. DUMONT.

ETABLÉ EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

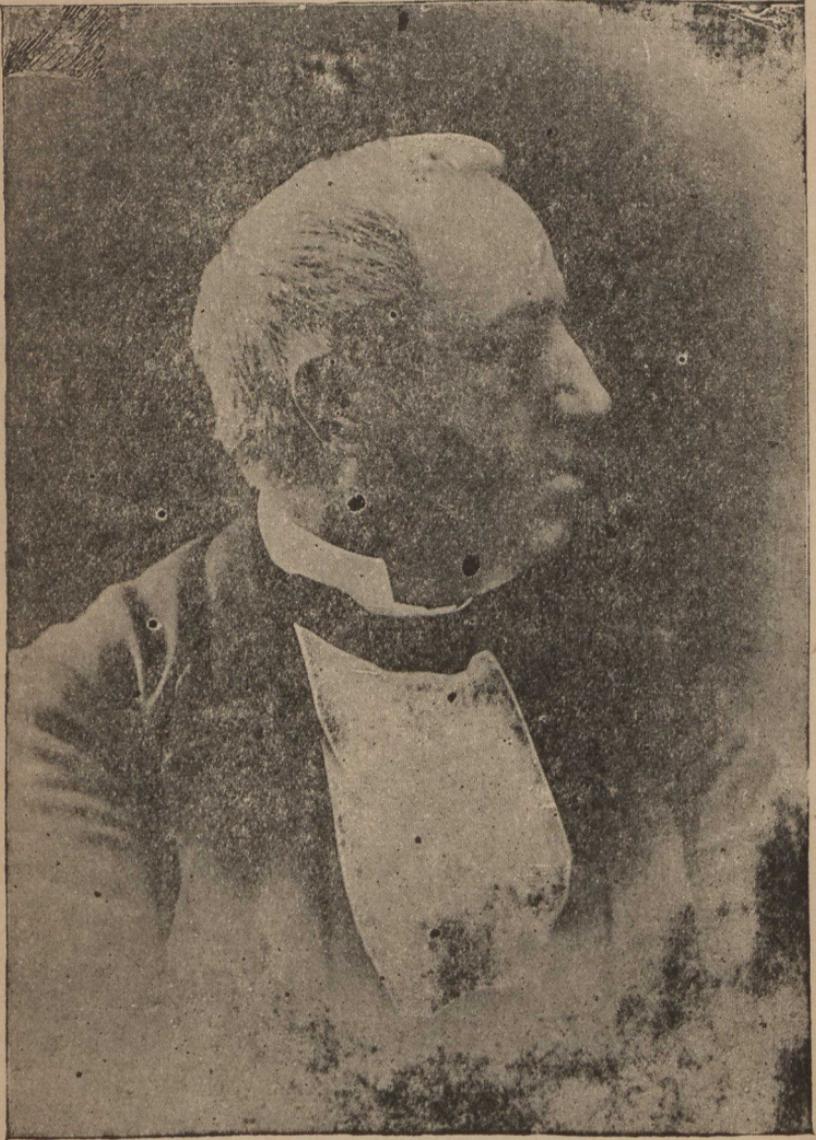
Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUÉTIERS

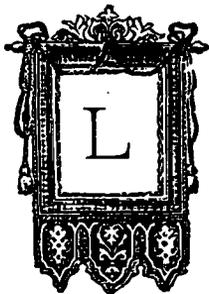
Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



HON. P. J. O. CHAUVEAU

ELOGE DE L'HON. P. J. O. CHAUVEAU (1)



ORSQUE le marquis de Lorne voulut signaler son passage dans notre pays par la fondation d'une œuvre utile et nationale, il eût la pensée de donner à cette jeune société qu'il voyait lancée à toute vapeur dans le tourbillon du progrès matériel, un moyen puissant de développer chez elle la vie de l'intelligence. Il songea à réunir dans un centie commun toutes les forces intellectuelles qu'il voyait éparses autour de lui pour en faire un faisceau de lumière, un foyer de chaleur, une source de vitalité littéraire et scientifique. Il prévut ce que pourrait produire pour le bien et la grandeur de ce pays le ralliement autour du même drapeau, le travail en commun des représentants du génie français et du génie anglais, la rivalité dans le domaine des lettres des descendants des deux grandes nations qui ont tant fait pour la civilisation.

Tout le pays applaudit à cette grande et généreuse idée.

Les écrivains surtout comprirent que c'était une bonne fortune pour eux, la récompense et la sanction de leurs peines et de leurs travaux. Ils sont pénibles les travaux du poète et de l'écrivain qui veulent se livrer à leurs goûts favoris, dans un pays jeune et pauvre où chacun n'a d'autre préoccupation que de gagner son pain quotidien. Il faut du courage pour lutter contre les préjugés et l'indifférence publique, pour rester en dehors du courant qui entraîne tous les hommes à la poursuite du bien être matériel. Oui elles sont rudes les épreuves de ceux qui les premiers tracent le sillon littéraire où d'autres plus tard récolteront l'or à pleines mains.

(1) Ce discours remarquable fut prononcé par M. L. O. David à la séance française de la Société Royale, au Queen's Hall, le 29 mai dernier, devant une assistance des plus nombreuses et des plus choisies.

L'Hon. P. J. O. Chauveau était un des membres fondateurs de cette florissante société littéraire qui compte dans ses rangs des hommes comme Fréchette, Lusignan, Paul de Cazes, B. Sulte, etc. M. L. O. David, son successeur au fauteuil d'académie, a fait l'éloge de cet homme éminent d'une manière brillante et parfaite.

C'est la loi de Dieu, qui veut que rien de grand et de durable n'arrive dans le monde sans le dévouement et le sacrifice.

Aussi, quand le marquis de Lorne jeta les yeux autour de lui pour faire le choix de ceux qui devaient former le noyau de la Société Royale, il n'oublia pas ces ouvriers de la première heure dont je viens de parler, ces généreux pionniers de notre littérature. Il ne manqua pas de remarquer planant au-dessus de ses contemporains, dans le cercle lumineux d'une vie toute entière consacrée au culte des lettres, l'homme éminent dont la Société Royale a su reconnaître le mérite en le nommant son président et en l'entourant d'un respect et d'une vénération qui furent l'une des grandes récompenses de sa vie.

Je ne sais comment remercier la Société de l'honneur qu'elle m'a fait en m'appelant à prendre parmi ses membres la place de ce patriarche de la littérature canadienne, de l'honorable M. Chauveau. Cette succession m'impose des obligations dont le fardeau m'écraserait si votre bienveillance et ma bonne volonté ne suppléaient à mon insuffisance.

La mort en frappant certains hommes laisse autour d'eux des vides plus difficiles à remplir que la fosse où reposent leurs cendres. On leur succède sans les remplacer et le seul moyen d'amoindrir la perte que la société a faite est de perpétuer le souvenir de leurs vertus et de leurs talents.

Les hommes ne meurent pas tout entiers ; la chair meurt, mais au-dessus du tombeau qui le renferme l'esprit flotte, brille, et continue d'illuminer le sillon qu'ils ont tracé sur la terre. La matière est détruite, mais ce qu'il y avait chez eux d'immortel et d'impérissable échappe à la destruction. Leurs grandes pensées, leurs nobles sentiments, ce qui constituait leur vie intellectuelle et morale, survit pour nous éclairer, nous fortifier et nous tracer le chemin du devoir. Ce sont des jalons, des flambeaux que la Providence met sur la route des générations futures.

L'arbre est mort, mais le fruit nous reste et ce fruit renferme mille germes de vie. Il faut prendre garde de laisser ces germes précieux se perdre au milieu des pierres et des ronces de la vie, car ce serait une perte irréparable pour la société et une injustice pour ceux dont la vie nous a été utile. L'exemple et le modèle jouent un grand rôle dans le monde pour le bien et pour le mal, on suit, on imite, on marche sur les traces de ceux qui nous ont précédés et l'émulation créée par l'histoire de leurs grandes œuvres enfante des prodiges.

Les lauriers d'Aristode empêchaient Thémistocle de dormir ; le souvenir d'Alexandre le Grand, qui, à trente ans, avait conquis le monde,

jetait une ombre sur la couronne de laurier dont le front de César était ceint.

J'espère donc me faire pardonner de remplacer l'homme distingué qui fut votre président honoré en vous parlant de lui, en faisant ressortir surtout ce qu'il y a eu de beau, de bon et d'utile dans sa longue et noble existence.

Il y a deux manières d'apprécier la vie des hommes célèbres, l'analyse et la synthèse ; par la première on entre dans les détails, on entasse les dates et les faits et on en tire des inductions. Par la seconde on considère l'ensemble, on groupe, on concentre les faits, on reste dans les grandes lignes, c'est celle que j'adopte dans le moment.

Dans le concert d'éloges qui s'est élevé autour de la tombe de M. Chauveau, tous les faits, les détails de nature à le faire connaître n'ont pas été oubliés. Toute la presse du pays a loué ses talents multiples, la souplesse d'esprit qui lui a permis de tout apprendre et de tout faire, de se livrer aux études les plus variées, de briller dans les lettres, l'éloquence, l'histoire, le droit et la politique.

Il a occupé les positions les plus élevées de notre société publique ; député à l'âge de vingt-trois ans dans l'ancien parlement des deux Canadas unis, il devint secrétaire d'état, plus tard surintendant de l'instruction publique et après l'établissement de la Confédération, premier ministre de la province de Québec, et plus tard encore président du sénat. Il a rempli toutes ces charges avec honneur pour lui et ses compatriotes, mais disons-le avec plaisir, pour la consolation de ceux qui se livrent dans ce pays aux travaux modestes et ingrats de la science et des lettres, ce n'est pas dans l'arène brûlante de la politique que la postérité ira chercher ses titres de gloire mais dans les champs fleuris de la littérature. Elle a fait connaître son jugement avant que la tombe du défunt fut recouverte.

Pour qui ces hommages venus de toutes les parties du pays, ces députations, ces éloges et ces couronnes ? Pour l'homme d'état ? Non pour l'écrivain, l'orateur. L'erreur n'était pas possible, le témoignage était trop clair, trop éclatant ; l'homme politique paraissait complètement oublié. Aussi, il faut bien l'avouer, il a été homme politique par devoir, par nécessité parce que dans un pays comme le nôtre où la carrière des lettres est si ingrate, les besoins de l'existence poussent le talent hors de ses voies naturelles.

M. Chauveau n'avait ni le tempérament et le caractère, ni la hardiesse et l'astuce, ni l'esprit vigoureux nécessaire aux chefs de parti. Les roueries et les violences répugnaient à sa nature sensible. Aussi, il

se sentait déclassé, déplacé dans ce monde tourmenté et passionné plein de qualités et de défauts et se hâta d'en sortir pour se livrer à ses chères études, à ses douces méditations. Il trouvait dans la compagnie de Virgile et d'Homère, de Racine et de Fénelon, de Montalembert et de Lacordaire des jouissances que la conversation de la plupart des politiciens ne lui procurait qu'à demi.

D'ailleurs, ce n'était pas un homme d'action mais un penseur, un poète vivant d'idéal et de sentiment, dominé par l'amour du beau et du vrai, plus sensible aux charmes d'une jolie pièce de vers qu'aux beautés froides et trop souvent incomprises d'une loi municipale ou électorale. La nature l'avait fait poète, les muses s'étaient penchées sur son berceau et lui avaient mis au front le sceau de sa destinée et soufflé dans l'âme le feu sacré.

Doué des facultés les plus brillantes, il travailla tous les jours de sa vie à les développer par un travail incessant, opiniâtre. Amant passionné des lettres antiques, il ne cessa de les étudier, de s'en approprier les beautés. Il était de ceux qui croient que l'étude des classiques est et sera toujours le moyen le plus efficace de former et d'embellir l'esprit humain, de lui inspirer le goût du beau et du vrai. C'était à ses yeux la source la plus féconde des grandes inspirations, le jardin des Hespérides où l'humanité devait aller cueillir les fruits d'or de la poésie. Cependant, il était de son temps et savait concilier son amour du passé avec le progrès des idées et les exigences de notre siècle. Il admettait que le progrès matériel et le mouvement scientifique et industriel qui sont en train de changer la face de la terre obligeaient de donner à l'instruction un caractère plus pratique.

Il était trop droit, trop sincère pour s'enfermer dans des idées, des opinions surannées, il écoutait, réfléchissait et ne rejetait pas de parti pris les idées nouvelles que les flots du temps apportaient.

Cette disposition d'esprit explique l'influence qu'il n'a cessé d'exercer dans notre monde littéraire et comment il a été le trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle école.

J'appelle l'ancienne école la pléiade d'écrivains consciencieux et dévoués qui de 1830 à 1860 jetèrent les fondements de notre littérature nationale et qui compte parmi ses disciples les plus brillants les Garneau, les Parent et les Crémazie... J'appelle la nouvelle école la phalange puissante qui depuis 1860 a donné à notre littérature une poussée si vigoureuse et dont Fréchette est le chef couronné. M. Chauveau appartenait à la première par ses idées conservatrices et son amour des clas-

siques, à la seconde par l'élégance du style, la précision de l'expression et la vivacité des inspirations.

C'est dans ses discours qu'il faut étudier M. Chauveau pour apprécier son talent, la nature de son esprit, c'est là qu'il faut aller chercher la mesure de ses facultés intellectuelles. Son éloquence constitue la meilleure part de sa gloire littéraire, elle lui survivra dans des œuvres que les générations futures ne cesseront de lire et d'admirer. Elle est éclatante et grandiose comme la nature au milieu de laquelle il est né ; on dirait que le souffle puissant qui circule à travers les ruines de la vieille cité de Champlain, lui inspire les images brillantes, les figures frappantes dont ses discours sont émaillés.

Aussi, il a été pendant le tiers d'un siècle l'orateur national par excellence, l'interprète de nos pensées et de nos sentiments, la personnification la plus vivante, la plus autorisée de nos traditions religieuses et nationales, de nos douleurs et de nos joies patriotiques, de notre enthousiasme pour les gloires du passé et de notre confiance dans l'avenir. Plus d'un monument élevé à Québec en l'honneur des gloires du passé transmettra à la postérité le souvenir de l'éloquence patriotique de M. Chauveau.

Pendant quarante ans, il a été notre orateur littéraire et académique le plus parfait et ses discours resteront comme des modèles sous le rapport du style comme du sentiment et de l'inspiration.

Admirons donc l'écrivain, le poète et l'orateur, mais n'oublions pas qu'il a été avant tout homme de bien, dans tous ses écrits comme ses actes. Sans doute, comme toutes les âmes poétiques, il aimait la gloire, mais il aimait mieux encore le bien, la vertu, Dieu. Il aurait brûlé tous ses écrits et ses discours, s'il y avait vu une page, une ligne dangereuse pour la foi et la morale. Aussi, on n'y trouve que des idées saines, des sentiments élevés, des enseignements salutaires, la glorification de ce qu'il y a de bon et de beau dans l'humanité.

Il aimait sa religion, sa nationalité, il croyait à la vertu, au patriotisme au dévouement, à tout ce qui fait la force de l'individu et de la nation et il mettait en pratique ce qu'il enseignait, il croyait que celui qui prêche doit pratiquer. Il n'aimait pas la foi sans les œuvres.

Son patriotisme était éclatant mais éclairé. Profondément versé dans l'histoire de notre pays, connaissant tous les secrets de notre origine, il croyait fermement qu'une nationalité fondée au prix de sacrifices si sublimes, malgré les obstacles et les dangers les plus insurmontables, ne pouvait périr. L'un des sujets les plus loyaux et les plus dévoués de Sa Majesté, grand admirateur, avec raison, des institutions anglaises, il ren-

duit à César ce qui lui appartenait et à sa nationalité ce qu'il lui devait. Il avait foi dans l'avenir de sa race et croyait, en travaillant à sa conservation, servir les vues de la providence.

Il avait raison. La variété et la diversité existent dans toutes les œuvres de la création, dans l'ordre social et intellectuel comme dans l'ordre physique. Elles manifestent la puissance de Dieu qui a créé l'harmonie au milieu de tous ces éléments de division et de confusion et constituent un ensemble de beauté, de grandeur et de progrès. Chaque être, chaque famille contribue à l'harmonie générale en se mouvant, comme les mondes célestes, dans le cercle spécial qui lui a été assigné et en conservant sa physionomie particulière, son caractère original. Vouloir les fusionner de manière à faire disparaître ce qui les caractérise serait jeter la perturbation dans l'ordre providentiel.

La même loi s'applique à la nationalité qui n'est que l'extension, le cercle agrandi de la famille ou l'union d'un plus ou moins grand nombre de familles ayant la même origine, la même langue, les mêmes souvenirs et des facultés intellectuelles et morales qui les distinguent des autres nations et leur fait jouer un rôle spécial dans l'œuvre de la civilisation.

Tout est coordonné de manière à produire l'équilibre dans le monde moral comme dans l'ordre physique, pour que les êtres, les familles et les nations se complètent et concourent au but divin par la variété des moyens et des facultés.

On ne fusionne pas d'ailleurs des nationalités rendues à l'apogée de leur développement, mais supposons qu'on réussirait à faire des Anglais et des Français une seule nation parlant la même langue, ayant la même littérature, la même manière de penser et de sentir, que deviendraient toutes ces œuvres littéraires et artistiques, ces chefs-d'œuvre qui doivent leur beauté et leur grandeur aux traits d'esprit et de caractère distinctifs de ces deux grandes nations ? Et que resterait-il de l'histoire si l'on en faisait disparaître les faits immortels enfantés par le sentiment national ?

Le temps peut bien modifier ces différences et ces divisions nationales, étendre ou retrécir le cercle des grandes agglomérations nationales, mais les anéantir, jamais. Ecoutez les cris de l'Alsace et de la Lorraine que le droit du plus fort a détachées du tronc maternel. C'est la voix de la nature qui parle. Pourquoi ces millions d'hommes sous les armes ? Pourquoi depuis vingt ans le spectacle de ces grandes nations qui s'épuisent et se ruinent à se préparer à la guerre la plus terrible que le monde aura vue ? Parce que le principe des nationalités a été violé, parce que la France ne désarmera pas avant d'avoir fait rentrer ses deux filles bien aimées dans la famille nationale.

Cantu, dans le vingt-quatrième volume de son Histoire Universelle, discute avec talent cette question vibrante des nationalités. Après avoir parlé des progrès que cette question a faits, il ajoute :

« La révolution de 1848 a substitué au principe de la légalité artificielle des traditions et du droit des gens celui de la nationalité, voulant que les territoires fussent distribués d'après ce principe et non d'après les conventions, que la fin suprême du droit des gens fût de garantir le respect et l'indépendance de chacune des nationalités...

« Chaque peuple est destiné à un office particulier, à mettre en lumière telle ou telle face de la vérité ou une portion de cette vérité en employant une littérature, une langue particulière, et de la sorte chacun, par une voie qui lui est propre, arrive à cette grande fin du perfectionnement universel. »

Monsieur Rameau, le sympathique auteur de plusieurs livres sur notre histoire et nos destinées, après avoir parcouru l'Amérique du Nord en tous sens et avoir étudié le caractère, les mœurs et les aptitudes des diverses nationalités qui l'habitent, après avoir constaté le mouvement industriel et commercial qui entraîne tous les peuples de ce continent à la poursuite du progrès matériel, a résumé toutes ses pensées et ses réflexions en disant que l'élément français était appelé à jouer en Amérique un rôle analogue à celui qu'il joue en Europe, à y représenter surtout le côté artistique et littéraire, à faire résonner la note poétique au milieu du bruit prosaïque des usines et des machines à vapeur.

Pourquoi pas ? Si notre littérature à son berceau a pu produire des Garneau, des Crémazie, des Chauveau et vingt autres écrivains, que ne pouvons-nous pas espérer pour l'avenir, alors que le talent pourra vivre du produit de ses œuvres et donner toute sa mesure !

Donc, Messieurs, il faut tenir compte de ce qu'il y a de bon, d'utile et de providentiel dans l'existence conjointe et la conservation sur ce continent du caractère national des deux grandes races dont les œuvres ont fait la grandeur de l'Europe, et on doit respecter l'opinion de ceux qui par principe autant que par sentiment travaillent à cette œuvre de conservation.

Donc, Messieurs, j'avais raison de dire en commençant que la vie de M. Chauveau était pleine de grands enseignements et que son influence sur notre société avait été bonne, utile et salutaire. Aussi, il me semble que je ne puis mieux terminer qu'en lui adressant les paroles mémorables qu'il prononçait sur la tombe de son ami Garneau :

« Adieu et merci ! Merci des beaux sentiments que vous avez fait germer dans nos âmes, merci du bien que vous avez fait à notre jeu-

« nesse, merci de vos grands, de vos sublimes exemples ! Adieu, au
« nom de votre pays. Jouissez en paix, jouissez de votre double immor-
« talité. Dans ces grandes destinées qui s'ouvrent devant lui, le Canada
« ne vous oubliera pas ; les peuples rivaux qui nous entourent appren-
« dront dans vos œuvres à aimer nos ancêtres, ils réclameront leur part
« de notre glorieux héritage. »

L. O. DAVID.



LE SQUELETTE DU DESERT

Il est tombé sur le sable brûlant,
Épuisé, hors d'haleine,
Il est tombé par un ciel accablant
Sur la mouvante plaine !

Il est tombé, pour ne plus se mouvoir,
Sous les coups de son maître
Qu'il vit, au loin, dans les ombres du soir,
Partir et disparaître.

Dans un effort, l'œil éteint et voilé,
Il releva la tête
Et retomba sous le ciel étoilé.

Ainsi mourut la bête !...
Et les corbeaux sur ton large tombeau
Croassèrent, chameau !

P. J. GIRARD.

Ernée, (Mayenne) France.



L'EMPRUNT



VALENTIN BRUNET, le peintre qui commence à être célèbre, mais dont les portraits — genre dans lequel il s'est fait spécialiste — ne se vendent pas encore au poids de l'or, se trouva un beau matin dans un pénible embarras. Son troisième enfant allait venir au monde ; les trois derniers portraits livrés ne lui avaient pas été payés ; il devait une poignée de dollars à son marchand de couleurs ; son fils aîné, un joli *baby* de cinq ans, relevait d'une grave maladie ; sa belle-mère, une grosse femme exigeante et grincheuse, vivait à ses dépens ; bref il était pris au dépourvu, lorsqu'un collecteur de la C*** vint lui présenter une quittance de \$52.00, montant d'une prime d'assurance sur la vie et qu'il devait payer le jour même sous peine de perdre la plus grosse partie des versements antérieurs.

Un artiste n'a pas la mémoire des chiffres. Il est, d'ordinaire moins rangé qu'un banquier ; s'il a le souci de tenir ses engagements, il lui arrive parfois d'oublier la date de l'échéance. Valentin Brunet, l'imprudent avait oublié son contrat d'assurance ! Il ne voulait pas, à la veille d'un événement aussi joyeux et aussi douloureux à la fois que l'arrivée d'un petit être en ce monde, faire confidence à sa femme, bien lasse, bien souffrante, de l'incident imprévu qui survenait ; il ne voulait pas non plus toucher à la réserve, — pauvre réserve, hélas ! dont il aurait bientôt besoin pour payer le médecin, la garde, les frais survenant à la suite du baptême, etc.

Cigale infortunée, il pensa aux compatissantes fourmies : il s'imagina qu'il rencontrerait facilement un ami disposé à lui venir en aide. Cependant Valentin atteignait l'âge où les suprêmes illusions ont fui à tire d'aile.

Il alla rendre visite à certains de ses débiteurs dont il tira, par lambeaux et non sans de grandes humiliations, 30 piastres. Il fallait encore 20 piastres, en chiffres ronds, pour parfaire la somme. Valentin alla faire visite à un ami, gros commerçant qui avait fait une rapide fortune et qui, à l'époque récente où il ne possédait pas un centin, avait eu souvent recours à la bourse de notre jeune artiste.

Il fut poliment mis dehors ; le proverbe l'a dit : « On ne prête qu'aux riches. »

Il restait au pauvre peintre quatre heures juste pour trouver cette misérable somme, qu'il avait souvent dépensée à recevoir l'un ou l'autre. Il se souvint d'un ami, — non pas un ami intime que l'on tutoie, — mais un ami avec lequel il entretenait de cordiales relations, un ami qu'il avait présenté dans diverses maisons où l'on gagne de l'argent, un ami auquel il rendait et dont il recevait aussi de légers services. Cet ami, d'origine allemande, s'était, on ne sait trop comment, échoué à Montréal. Grâce au patronage de Valentin Brunet, qui l'avait connu dans les jours sombres, dinant quelquefois mais ne soupant jamais, Frédéric Lhomer s'était faufilé en bonne place, et, de souplesses en intrigues avait conquis une excellente position, la meilleure, dans la presse locale. Comme Lhomer était un garçon d'esprit, il s'était marié — opération qui l'avait suffisamment renté — et était devenu fonctionnaire du gouvernement pour une sinécure bien appointée, ce qui n'a jamais gâté les affaires de l'occupant.

Suis-je naïf, se dit Valentin en quittant l'ingrat commerçant. Il est onze heures et demie, je puis être à midi chez Lhomer. Je vais dîner avec lui, puis je lui demanderai vingt piastres, que je lui rendrai lundi. Rien n'est plus simple. Lhomer est serviable, je lui suis dévoué, il le sait. Il fera donc pour moi ce que je ferais pour lui le cas échéant.

Plein de cette douce illusion, Valentin Brunet s'achemina rapidement vers le haut de la rue Sherbrooke où habitait le fastueux Lhomer.

Mais à mesure qu'il approchait de la demeure de son ami, un sentiment de gêne l'envahissait : fort embarrassé de réclamer ce qu'on lui devait, il l'était bien plus de solliciter.

Songean au troisième bébé tout prêt à sourire à la vie, il pressa le pas et arriva, un peu essoufflé, un peu ému à la porte du maître journaliste qui, repu et le cure-dents aux lèvres, faisait toutes les semaines, dans le journal, une longue dissertation sur les misères du peuple, les besoins du travailleur ou sur les exigences des capitalistes. Lhomer était à table ; il devina qu'on venait l'importuner ; cependant il vint au salon où la domestique avait introduit Valentin, très anxieux, tant soit peu honteux et regrettant ce premier pas.

— Hé bien ! mon cher Brunet, avez-vous une fille ? demanda Frédéric Lhomer en entrant, les deux pouces dans les entournares de son gilet.

— Non, mon cher, pas encore. Mais ce sera demain sans doute.

— Et quoi de nouveau ?

— Rien ; je ne veux pas vous déranger. Vous dînez ?

— Oh ! j'ai fini... ou à peu près. Asseyez-vous donc.

Il sembla à Valentin que Lhomer ne le recevait pas comme d'habitude. Pourquoi ne l'avait-on pas fait entrer dans la salle à manger ? Pourquoi ne l'invitait-on pas ? Frédéric Lhomer, les deux mains dans ses poches à présent, le regardait avec méfiance. Il devinait. On devine toujours, à sa mine, l'ami qui vient vous emprunter de l'argent.

Valentin faillit reculer, mais il pensa à la pauvre réserve, si strictement nécessaire... Puis il se reprocha d'avoir si peu confiance... Lui qui n'avait que sa palette, refuserait-il au moins aimé de ses amis la bagatelle qu'il venait demander ?...

Mais l'œil étrangement interrogateur de Lhomer l'intimidait.

Il prit son parti en brave, tout à coup :

— Mon cher, dit-il, j'ai un paiement à faire d'ici à trois heures. Il me manque vingt piastres ; voulez-vous me...

Lhomer l'interrompit net :

— Oh ! fit-il, d'un ton dédaigneux presque méprisant, mais sans perdre son sourire, et plongeant plus avant ses mains dans ses poches, pour y palper les clefs de sa caisse, oh ! — mon cher... quoi ?... Prêter de l'argent à un ami ?... ce serait un service trop fâcheux pour vous et pour moi... Vous savez bien ce qui arrive en pareil cas... les meilleurs amis se brouillent. Entre nous, pas de ces choses.

Valentin, stupéfié, eut la force de reprimer son premier mouvement. Quoi ! on discutait ? Il eût été si facile de répondre « je ne veux pas ! » ou d'inventer n'importe quelle défaite polie.

L'inexorable Lhomer poursuivait sur le même ton :

— Moi, je n'ai jamais demandé d'argent à personne... je ne sais pas ! je n'ai jamais besoin de dix ou de vingt piastres, vous comprenez !

Et son regard, son geste, sa pose semblaient dire et souligner :

— A-t-on besoin de vingt piastres ! quoi ! vous qui avez une femme, deux enfants et bientôt un troisième, un intérieur charmant ; vous qui travaillez et qui avez une maison montée vous avez besoin de vingt piastres ? Misère !

Eh ! oui, il y a des gens bien vêtus, bien nourris, et qui ont parfois besoin de moins encore, parce qu'ils ne savent pas calculer, et surtout parce qu'ils n'ont jamais su refuser.

— S'il vous les faut... absolument... continua Lhomer, entrecoupant ses mots, hésitant un peu et regardant ses plumes d'oie qui traînaient sur la table... Si vous ne pouvez pas vous en passer !... Mon Dieu ! vous savez bien ! ce n'est pas la somme... je l'ai, par hasard. Mais cela

créé un précédent. Je ne prête pas d'argent à mes amis... c'est un principe ! voyez-vous ! je vous prête vingt piastres : vous ne me les rendrez pas ; et nous nous fâcherons.

— Eh bien ! n'en parlons plus dit Valentin Brunet, écoeuré, et qui pensait à sa montre et à sa chaîne en or qu'il pouvait engager ou vendre.

— Vous comprenez ? c'est vingt dollars aujourd'hui, n'es-ce pas ? Le mois prochain ce sera le double. Fatalement, nous nous fâcherons.

— Très bien ! reparti le peintre, décidément édifié. Ne parlons plus de cela, je vous en prie. J'ai été indiscret, excusez-moi.

— Mais non, vous n'avez pas été indiscret ; il n'est pas nécessaire de se gêner entre amis, que diable ! bon ! vous voilà fâché ! qu'est-ce que je disais !... Vous m'en voulez !... Avouez que vous m'en voulez, hein ? ... Voulez-vous que je vous les donne, ces malheureux billets. Je vais vous les chercher.

Valentin retint Lhomer d'un geste ; il se contraignit à sourire :

— Obligez-moi de laissez cela, et causons de ce qu'il vous plaira. ou plutôt, allez finir de dîner. Moi, je m'arrangerai autrement.

— Là ! vous voyez bien que vous êtes fâché ? Et pourquoi ? je vais vous donner cette somme... Mais vous verrez que nous nous brouillerons. Comprenez-vous enfin le sentiment qui me pousse à vous refuser ?

— Oui, oui, c'est entendu, mais je vous assure que je ne veux rien... je puis m'en passer.

— Oh ! c'est que je vous connais, mon bonhomme ! Vous n'entendez rien aux questions financières... Vous n'avez pas d'ordre. Vous faites l'acquisition d'un meuble dont vous avez envie, un livre, un bibelot coûteux, vous vous persuadez que vous pourrez faire face à l'échéance, puis, lorsqu'elle arrive, vous venez emprunter vingt piastres. Je connais cela... Ah ! vous m'en voulez ?

— Mais non, ne causons plus de cela. j'avoue que je suis un prodigue, un dissipateur, tout ce que vous voudrez. Votre thé va refroidir, mon cher Lhomer... Au revoir.

— Mais non, ça m'ennuie ? Tenez, je suis aussi *embêté* que vous... que diable ! Vingt piastres ?... allons je vais vous les donner, mais vous verrez que nous nous fâcherons.

Perdant patience, Valentin Brunet riposta :

— Ecoutez, mon cher, j'aime mieux que nous en restions-là. Je tiens à nos relations... Donc je ne veux pas de votre argent, et je vous remercie de la leçon. N'en parlons plus. Oubliez mon importunité et que tout soit dit.

— Attendez donc, diable d'homme ! puisque je vais vous les donner ... Aussi bien nous finirons par nous fâcher un jour ou l'autre. C'est reculer pour mieux sauter. Je vais vous chercher la somme.

— Je n'en veux pas pas vous dis-je ! je puis m'en passer, lui cria Valentin Brunet.

Lhomer ne fit qu'entrer et sortir dans son office.

— Tenez ! Voilà vingt piastres... je regrette de vous les avoir refusées... c'est un principe. Vous viendrez maintenant me demander cinquante piastres : il peut se faire que je ne les aie pas, et alors ce sera à recommencer. Vous m'en voudrez.

— Soyez sûr que je ne vous demanderai jamais rien.

— Vous verrez... on dit ça, et puis... Prenez donc !

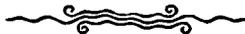
Il fallait que la prime d'assurance fut payée avant trois heures, et il y avait de lentes formalités à remplir avant de pouvoir s'acquitter. Pourrait-il vendre sa montre en temps utile ? Le moindre retard pouvait être fatal. L'orgueil justement offensé, l'amour-propre irrité, conseillaient à Valentin de repousser le service rendu de si mauvaise grâce.

Il pensa au petit enfant qui allait naître, aux deux garçons qui jouaient à la maison, à sa femme dont il ne fallait point troubler la quiétude, à l'égoïsme de sa belle-mère, et il prit les vingt piastres que Lhomer lui tendait d'une main méprisante.

Lâcheté devant le monde, héroïsme à jamais ignoré ! Valentin eût donné trois pintes de son sang pour payer ces vingt dollars.

Il les prit, sa fierté fut humiliée. Il les a rendus deux jours après, l'honneur est sauf.

***.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Rouge et bleu, par Pamphile LeMay, magnifique volume de 300 pages, édité par C. Darveau, Québec.

Fables, par le même, nouvelle édition.

Le premier ouvrage est un recueil de comédies pleines de fraîcheur et d'esprit, où les traits principaux de nos mœurs sont peints avec une exactitude parfaite de tons et de nuances.

Le style simple, harmonieux et plein de finesse, la phrase correcte et limpide ; le mot toujours bien placé et bien choisi, la pensée spirituelle et aimable, tout chez ces comédies de bon aloi forme un ensemble des plus charmants. *Sous les bois*, *En livrée* et *Rouge et bleu* composent les trois parties de cet ouvrage.

Les *Fables* de M. LeMay ont déjà reçu du public un accueil enthousiaste ; nous sommes certains que cette nouvelle édition procurera à l'auteur de nouveaux et sincères applaudissements.

M. Pamphile LeMay est un des premiers écrivains du pays, et il serait inutile ici de faire de nouveau l'éloge d'un homme qui occupe dans les lettres canadiennes le même rang que Fréchette, Sulte, de Cazes, etc.

Le traducteur de l'immortel poème de Longfellow, *Evangéline*, est un favori des muses ; quoique sa versification laisse quelquefois un peu à désirer, sa pensée est toujours noble, gracieuse et vraiment poétique.

Le ruisseau qui chante dans la prairie, le zéphyr qui fait rider la surface du lac et agite en soupirant l'épais feuillage, l'oiseau modulant dans le bosquet ses joies et ses tristesses, le spectacle merveilleux d'une belle nuit d'été, en un mot tout ce qui touche et émeut l'âme trouve chez l'auteur des *Vengeances* et de *Riconoc le maudit* un interprète fidèle, un admirateur enthousiaste, un chantre inspiré.

M. LeMay nous pardonnera, nous l'espérons, ces quelques notes données à la hâte, et nous le remercions de l'envoi de ces deux beaux volumes avec d'autant plus de plaisir qu'il est un des collaborateurs les plus dévoués du RECUEIL LITTÉRAIRE.

Monseigneur de Laval, par Adjutor Rivard. Discours prononcé à l'Université Laval à une séance donnée à l'occasion du 264^{ième} anniversaire de la naissance de Mgr de Laval.

C'est avec le plus grand intérêt que nous avons lu ce discours remarquable. L'auteur, dans un style plein de noblesse, nous décrit les hautes vertus du premier évêque de Québec, et nous le montre sous ses traits divers depuis l'enfance où il étonnait déjà les membres de sa famille par l'ardeur de sa piété et la sûreté de son jugement jusqu'au jour où, accablé sous le poids d'une vie de sacrifices, de souffrances et d'abnégation, il rendit à Dieu, le but de toutes ses aspirations, cette âme consumée par le feu divin.

Nos félicitations les plus chaleureuses à l'auteur pour ce beau travail.

Portrait du lieutenant J. D. Chartrand, de l'armée française, publié par la maison G. A. et W. Dumont, 1826 rue Ste-Catherine, Montréal.

M. Chartrand est un Canadien qui là-bas, chez notre mère patrie, fait certainement honneur à notre nationalité.

La haute position que ce brave officier occupe maintenant dans l'armée française est une récompense méritée des nombreux services qu'il a rendus envers la France.

Nous félicitons sincèrement MM. Dumont de l'heureuse idée qu'ils ont eue de publier le portrait d'un homme si distingué.

Suprême folie, par Casimir Hulewicz.

Ce beau poème que nous devons à l'amabilité de notre confrère et ami, M. Charles Fuster, mérite, vu ses qualités nombreuses, une étude spéciale que nous ferons dans le prochain numéro.

VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)

IV



Le premier caractère de ces documents, c'est d'être, avant tout, au sens le plus rigoureux et le plus précis, des témoignages. Ils ne discutent pas, ils n'exposent pas des idées, des théories ; ils n'expliquent pas, ils racontent des faits, ils rapportent des paroles, ils les affirment. De là, leur impersonnalité. L'auteur disparaît devant les choses. S'il se révèle quelquefois, par exemple dans le prologue du troisième Evangile ou dans le quatrième, avec une réserve extrême, c'est pour déclarer qu'il n'est qu'un témoin, qui s'est renseigné sur tout et qui a vu ou entendu ce qu'il écrit.

On ne surprend pas l'expression des sentiments intimes dont ces écrivains débordaient en peignant la vie de leur Maître. Aucun enthousiasme aucun cri d'admiration, aucune réflexion propre. Ils se souviennent : voilà tout ; et ils écrivent leurs souvenirs selon que l'Esprit les leur suggère, ou que d'autres témoins peuvent leur permettre de les mieux préciser.

Certains événements ont plus frappé les uns que les autres : le récit en est plus détaillé, plus vivant, plus frais de couleur. Les circonstances dans lesquelles chacun d'eux a écrit, ont été aussi l'une des causes positives du triage et du choix des faits et des paroles sans nombre qu'ils avaient pu voir ou entendre dans la vie de leur Maître. Le cercle des lecteurs auxquels ils s'adressaient n'a pas peu contribué non plus à modifier leur œuvre. Ils ne pouvaient parler à des Juifs niant la messianité de Jésus comme à des païens sans préjugé juif, à des simples sans culture comme à des convertis, nourris dans la Gnose judaïque ou grecque à des Eglises où les Juifs prétendaient allier la liberté évangélique avec

la servitude légale comme à des Eglises affranchies de ces questions irritantes. Celui qui avait été admis, dès la première heure, à l'intimité du Maître, qui avait concentré dans son âme aimante les meilleures confidences de Jésus, qui, plus que tout autre, avait été frappé par les entretiens où il révélait sa nature divine, sa filiation éternelle, les profonds mystères de la foi et du salut par l'Esprit, devait évidemment laisser passer dans son témoignage une suavité, une tendresse, un charme, une vivacité de souvenir que nul autre n'égale. Mais toutes ces différences s'évanouissent dans un fait supérieur et dans une unité plus haute.

Tout, dans l'œuvre de chaque Evangéliste, vient de Jésus. C'est lui et lui seul qu'on voit vivre, lui seul qu'on entend. Le discours sur la montagne, les paraboles, les discussions avec les Pharisiens et les Sadducéens, les instructions aux douze apôtres et aux soixante-douze disciples, les anathèmes contre les faux docteurs, la prédiction de la ruine du Temple et de Jérusalem, les annonces répétées de sa passion future et de sa mort, ses entretiens avec la Samaritaine et avec Nicodème, les affirmations solennelles de sa messianité, à la face des grands de Jérusalem, sous le portique de Salomon, les déclarations prodigieuses de sa nature divine, de son égalité avec le Père, de sa fonction messianique symbolisée par le rocher de l'Horeb, par les lumières de la fête des Tabernacles, par tous les grands faits de l'histoire juive et par le culte qui rappelait les faits : tout est la parole de Jésus. Préendre que les Evangélistes, et notamment le quatrième, auraient prêté des discours à leur Maître, l'auraient fait parler, comme Tive-Live les généraux romains, c'est leur enlever le seul titre dont ils se réclament tous formellement, c'est méconnaître le respect infini qu'ils portaient à leur Maître, c'est ébranler et contredire sans aucun motif positif, la tradition universelle, ininterrompue, c'est faire mentir celui qui a dit avec une insistance solennelle : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de la Vie ; — oui, la Vie s'est manifestée, et nous avons vu, et nous annonçons la Vie éternelle, celle qui était auprès du Père, et elle nous est apparue, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons »

On s'explique, ainsi, comment ces pêcheurs de Galilée, ces natures incultes, ont pu écrire un livre pareil aux Evangiles : ils n'ont eu qu'à se souvenir. S'ils avaient composé un dialogue à la Platon, ou quelque traité à la Philon d'Alexandrie, on aurait cru à leur génie ; et leur génie eût paru suspect. Ils auraient mis de leurs idées et de leur création dans l'œuvre. Mais ils ne savaient rien. Tout ce qu'on peut remarquer en

eux, c'est que, sous l'action constante de Jésus, ils ont dépouillé peu à peu les préjugés populaires de leur race, et accepté, dans une foi pleine, les exemples, la parole de leur Maître. Ils n'existent plus, à proprement dire, c'est leur Maître qui est tout en eux.

Dans bien des cas, je préfère, comme critique, le paysan simple, à l'académicien subtil et avisé.

Le premier me dira bonnement ce qu'il a vu ; l'autre voudra me l'expliquer. Ce qui intéresse l'historien, c'est d'abord le fait, l'explication du fait ne vient qu'après. En toute hypothèse, avant d'expliquer les phénomènes, il importe de les constater. Je me défie pour cette opération de l'esprit trop cultivé : il a toujours devant les yeux son système. Il appelle cela un instrument perfectionné. Ne se fait-il pas illusion ? C'est un instrument perfectionné pour voir ce qu'on veut et ne pas voir ce qui ne nous convient point.

Le caractère testimonial des Evangiles repose non seulement sur l'intention expresse des rédacteurs, solennellement formulé par eux, mais encore et principalement sur la volonté de leur Maître : — « Allez, leur a-t-il dit, en les quittant, enseignez les nations et apprenez-leur tout ce que je vous ai confié. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Vous êtes les témoins de ces choses. Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint survenant en vous, et vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée, en Samarie et jusqu'aux confins de la terre.

Leur parole ne sera pas un simple souvenir humain, livré aux hasards de la mémoire et de la conscience fragile ; elle sera gardée, sanctionnée par la vertu de l'Esprit de Jésus vivant en eux, et leur suggérant à l'heure même tout ce qu'il faudra dire.

C'est ainsi que l'Eglise, dans une tradition ininterrompue, a toujours considéré les Evangélistes.

Il suit de là qu'on ne peut distinguer dans leur œuvre un élément propre aux écrivains et un autre propre à celui dont ils écrivent. Tout ce qui est sorti de leur plume appartient à Jésus, soit comme acte de sa vie, soit comme enseignement de sa doctrine. L'acte est plus ou moins nettement, vivement décrit, l'enseignement est reproduit plus ou moins complet ou fragmenté, mais l'un comme l'autre est partie intégrante de la vie et de la doctrine du Maître.

Là est le secret de la beauté, de la simplicité, de la sainteté, de l'immortelle vertu des Evangiles. Ce n'est point l'âme, l'esprit, le génie des écrivains qui ont passé en eux, c'est l'âme, le génie, l'esprit de leur héros. Il vit en eux, agit, parle, émeut, éclaire et sanctifie. Sa douceur rayonne

et enveloppe, son attrait charme et attire, ses exemples entraînent ; sa bonté se communique toujours. On marche à sa suite, avec les pauvres gens qui lui faisaient cortège, avec les pécheurs et les malades dont il guérissait les plaies visibles et les blessures cachées ; on peut écouter ses leçons, comme il les donnait à la foule, s'asseoir avec elle, pour les entendre, au sommet des collines de Galilée ou sur la grève de son lac, l'accompagner dans ses voyages, et le reconnaître avec ses fidèles comme le Fils de Dieu. Non, personne n'a parlé avec une telle puissance et répandu plus de bienfaits. Ses confidences intimes à ses disciples, ses adieux, ses derniers entretiens à la veille de mourir nous semblent adressés ; ses douleurs se laissent voir dans leur plénitude effrayante ; son supplice atroce nous fait pleurer comme ses amis au pied de la croix. Son triomphe prodigieux nous rassure ; et, en le voyant quitter la terre dans la gloire de son Ascension, nous nous sentons pleins d'espérance et de force, car il nous laisse, comme à ses disciples fidèles, l'Esprit qui a vaincu le monde et qui fait de nous des enfants de Dieu.

Ces documents gardent une vie, une jeunesse, une fraîcheur éternelles. Ils sont comme le Christ dont ils témoignent. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. Le ciel et la terre passeront : son être, sa parole, jamais. Tous ceux qui souffrent peuvent lire les Evangiles, ils y goûteront une consolation ; ceux qui veulent le bien peuvent les interroger, ils trouveront là le secret de toute vertu. Les désespérés y verront le salut, et tous ceux qui pensent, s'ils les scrutent d'un cœur droit et simple, seront vaincus par cette sagesse divine qui nous instruit du mystère de Dieu, en nous découvrant les misères de l'homme et le moyen de les soulager. Quelle autre science vaut la peine de vivre ?

Il y a, dans l'histoire, deux sortes de documents : les uns sont une lettre morte, les autres sont vivants ; les premiers, vrais débris des peuples, des sociétés, des civilisations, des races disparues, pierres et stèles gravées, parchemins ou bandes de papyrus couverts d'hiéroglyphes ou de caractères d'une langue inconnue, n'appartiennent plus à personne ; ils sont tombés dans le domaine de tous, et ils n'ont plus le-prit vivant d'un peuple pour les interpréter : les seconds restent la propriété d'un peuple, d'une société, d'une religion vivante. Ils sont écrits dans une langue qu'on parle et qu'on entend ; ils sont gardés intacts par ceux qui en vivent et qui en connaissent la valeur.

Tous les documents égyptiens, assyriens, phéniciens et autres sont de la première catégorie. Les Evangiles occupent le premier rang dans la seconde. Aucun livre ne mérite mieux le nom de vivant.

Ce qu'ils rapportent est la vie même de millions de consciences qui pensent comme eux, se dirigent d'après eux, se consolent en eux, espèrent par eux. Ils sont nés dans une société religieuse qui les regarde à juste titre comme son bien, ses titres de famille, un de ses plus précieux trésors. Cette société qui, sous le nom d'Eglise, couvre le monde, présente à tous son Evangile ; mais il n'appartient qu'à elle de l'interpréter. Elle en est l'auteur, puisqu'il est sorti d'elle. Qui connaît mieux la pensée d'un livre ? N'est-ce pas celui qui l'a conçu ?

S'il fallait prouver cette vérité trop simple et cependant méconnue, je dirais à ceux qui l'oublient, à tous les exégètes qui ne font aucun cas de l'Eglise et de sa doctrine traditionnelle pour arriver au sens des Evangiles : Lorsque vous voulez interpréter les documents morts, quelle méthode suivez-vous ? Vous essayez de reconstituer le peuple auquel ils appartenaient, vous l'évoquez en quelque sorte, vous le ranimez de ses cendres, et lorsque vous le voyez vivant devant vous, avec sa langue, ses mœurs, ses doctrines, avec toute son histoire, vous hasardez la lecture du document, et vous en donnez timidement l'interprétation, car la résurrection historique d'une civilisation finie, d'un peuple anéanti, est toujours imparfaite. Or, les documents évangéliques ne sont pas des documents morts, ils appartiennent à un peuple vivant, qui grandit toujours, qui parle, qui enseigne, qui ne cesse de les interpréter, de les lire et de les raviver.

De quel droit les traiter comme un simple papyrus découvert dans le tombeau de quelque momie, ou comme un vieux parchemin oublié dans les archives d'une ville dévastée ?

Si les Egyptiens de Ramsès revenaient aux bords du Nil, ils seraient, je pense, les meilleurs interprètes de leurs écritures : les égyptologues ne feront aucune difficulté de le reconnaître. En bonne critique, et sans invoquer pour l'Eglise catholique l'autorité infaillible qu'elle tient de son Maître dans la conservation et l'interprétation de la foi, je demande qu'on la traite comme toute société vivante et intelligente, et qu'on veuille bien admettre qu'elle est mieux que personne en mesure d'expliquer ses propres livres.

Ce droit reconnu, je ne fais aucune difficulté d'appliquer aux documents restés vivants malgré leur antiquité séculaire, la méthode qui consiste à remplacer ces livres dans le milieu qui les vit se produire, et d'emprunter à la connaissance de ce milieu des éléments de grande valeur pour les mieux comprendre.

Qu'on me permette un exemple. Il y a, dans les auteurs évangéliques

une expression significative dont l'interprétation est d'une importance majeure : c'est l'expression Fils de Dieu, appliquée à Jésus.

Les critiques modernes qui étudient les Evangiles comme un simple Hérodote ou un Tite-Live, disent justement que la locution a divers sens et qu'elle se prend quelquefois au sens métaphorique et moral, et qu'à ce point de vue, elle peut s'appliquer et s'applique de fait à des hommes.

Ils ajoutent : C'est dans ce sens qu'on doit l'appliquer à Jésus.

La question est de savoir comment Jésus voulait qu'on la lui appliquât et de quelle façon les apôtres la lui ont donnée.

C'est une question de fait et de témoignage. L'Eglise, gardienne de la tradition des apôtres, redisant avec eux et après eux, d'âge en âge, ce qu'ils ont enseigné, l'Eglise affirme que le titre de Fils de Dieu a toujours été, depuis saint Pierre qui le lui a donné le premier, jusqu'à aujourd'hui un titre impliquant non pas une filiation absolue, dans l'identité d'une même nature divine.

Que peut prouver l'exégèse en opposition avec un tel témoignage ? Certes, la raison est libre de refuser sa foi à la parole de l'Eglise comme à celle des apôtres et à celle de Jésus ; mais je ne comprends plus qu'elle vienne dire aux auteurs des livres eux-mêmes, ou, — ce qui est la même chose — aux gardiens fidèles de ses ouvrages : Vous ne savez pas ce que vous écrivez et ce que vous lisez. — En vérité, qu'en peut-elle connaître ? Entendue au sens catholique, l'expression peut paraître étroite ou choquante à certains esprits ; mais si Jésus l'a acceptée au sens, l'historien n'a qu'à le consigner, et il fausse l'histoire, s'il s'y refuse.

(à suivre)



PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Nous n'insérons que les journaux nous donnant l'échange d'annonce.

— *La Revue Artistique et Littéraire pour tous* et *Le Découpage pour tous*, réunis, mensuelle. Directeur : Lorin, 2, impasse de Chalon, Paris. Un an : 4 fr.

— *Le Glaneur*, mensuel. Directeur : P. J. Girard, à Ernée (Mayenne) France. Un an : 7 fr.

— *Le Glaneur*, mensuel. Directeur : P. G. Roy, Lévis (Canada). Un an : \$1.00.

— *Le Semeur*, bi-mensuel. Directeur : Auguste Vulliet, 117, rue Notre-Dame des Champs, Paris. Un an : 16 fr.

— *La Revue Contemporaine*, bi-mensuelle. Directeur : Albert Lepingleux-Deshayes, 158, boulevard Saint-Germain, Paris. Un an 12 fr. 50 cent.

— *La Famille*, hebdomadaire, un an : \$1.00, *L'Étudiant*, mensuel, un an : 50 cts et *Le Couvent*, mensuel, un an, 25 cts. Directeur de ces trois revues : F. A. Baillargé, prêtre, Joliette, P. Q. (Canada).

— *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, bi-mensuel. Directeur : Lucien Faucon, 13, rue Cujas, Paris. Un an, 18 fr.

— *Le Sylphe*, mensuel. Directeur : Jehan Ecrevisse, à Voiron en Dauphiné (France). Un an : 6 fr. 60 cent.

— *L'Ermitage*, mensuel. Directeur : Henri Mazel, 5, rue Gay-Lussac, Paris. Un an : 13 fr.

— *Le Passe-Temps d'Alsace-Lorraine*, bi-mensuel. Directeur : M. l'abbé J. J. Lang, 27, Grand'rue à Sainte-Marie-aux-Mines (Haute Alsace). Un an : 5 fr. 5 cent.

— *La Province*, mensuelle. Directeur : Lucien Duc, 11, rue Chassagnolle, Les Lilas (Seine) France. Un an : 13 fr.

— *Canada-Revue*, mensuelle. Directeur : A. Filliatreault, 312, rue Craig, Montréal (Canada). Un an : \$3.00.

ERRATA

- Page 134, ligne 22ème, lisez *Ces hommes* au lieu de *Les hommes*.
Page 134, ligne 23ème, lisez *qui les renferme* au lieu de *qui le renferme*.
Page 134, ligne 29ème, lisez *Aristide* au lieu de *Aristote*.
Page 135, ligne 29ème, lisez *fût recouverte* au lieu de *fut recouverte*.
-

AVIS IMPORTANT !

Nous nous préparons à déménager et, afin de disposer de la quantité extra de Marchandises que nous avons,

D'ICI AU PREMIER MAI,

nous offrons une valeur spéciale dans tout le Magasin.

Nous accordons un escompte de 10 pour cent sur tous nos Manteaux, Gilets, Dolmans et Jerseys.

Henry & N. E. HAMILTON

1883, 1885, 1888 et 1890. RUE NOTRE-DAME

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher. Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833. Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boîte 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

Magnifiques Lots de Terre

— A VENDRE —

DANS LE HAUT DE LA RUE ST-DENIS

CONDITIONS TRES FACILES

S'ADRESSER A

M. LOUIS BEDARD, No. 1582 RUE NOTRE-DAME.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON

1672 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE

MONTREAL.

Telephone Bell 1820.

La BANQUE JACQUES CARTIER

BUREAU PRINCIPAL, MONTREAL.

Capital payé, - \$500,000. Réserve, - \$140,000.

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

Jolin L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur Général. D. W. Brunet, Assistant Général. H. St. Germain, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8 heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

LES SOIREEES LITTERAIRES, Pub. Heb. Illustrée

PRIMES NOMBREUSES ET GRATUITES

Abonnement d'un an du 1er de chaque mois : France, 7 frs ; Union Postale, 8 frs 50 ; Autres Pays, 10 frs.

Adresser chèque, timbres ou mandat postal au DIRECTEUR, 5 CITÉ BERGÈRE, PARIS

L. E. N. PRATTE

IMPORTATEUR DE

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

Magasin de Cigares d'UNION

Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

 Tabac canadien une spécialité 

1735 RUE STE-CATHERINE

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médailles, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL. 1238